

pas son baiser ; mais elle lui pressa la main d'une façon qui signifiait : " Je ne vous en veux pas, mais pas du tout. "

De fait, l'amitié pourrait-elle exister entre un jeune homme et une jeune femme, si l'on ne devait jamais s'embrasser, même en tout bien tout honneur.

Le soir même, Changel était averti par Florentine de la résolution qu'elle avait prise de quitter les " Folies voyageuses ". Comme elle l'avait prévu, il déploya toute son éloquence pour la retenir jusqu'à la fin de la tournée.

Elle demeura inflexible.

—J'étais pourtant sûr, dit-il en soupirant, que vous finiriez par accepter l'engagement du " Palais des Merveilles ! "

—C'est ce qui vous trompe.

—Vous n'allez pas retourner au beuglant du père Picoigne ?

—Jamais ! je prends des vacances, voilà tout !

—En pleine vogue, ce n'est pas prudent ; vous risquez de vous faire oublier. Encore si vous étiez fatigués ! mais vous n'avez jamais eu la voix plus franche et l'élan plus communicatif. Avec vos chansons, vous me feriez marcher au feu comme un héros, moi qui, de ma vie, n'ai tenu un fusil.

—C'est une lacune, Changel, qu'on ne devrait jamais révéler à personne.

—Que voulez-vous, ma belle ! De mon temps, on pouvait s'acheter un remplaçant. Mon père en a profité pour m'épargner les campagnes du second empire.

—Mais en 1870 ! . . .

—Je pesais déjà deux cent trois, et vous comprenez . . .

—Il fallait vous engager ; ça vous aurait fait maigrir.

—Oh ! je ne voudrais pas faire du patriotisme un remède contre l'embonpoint !

Ce Méridional avait toujours le mot pour rire.

Les dernières soirées des " Folies voyageuses " à Epernay furent autant de triomphes pour Florentine. Les journaux de la ville n'avaient pas manqué de reproduire la chronique où on dénonçait au public le voyage de la diva populaire, et les habitants de la riche cité champenoise remplissaient la salle tous les soirs.

Un négociant en vins, dont les caves ont près d'un kilomètre de longueur, voulut avoir Florentine à une grande soirée qu'il donnait en son château. Elle lui fit répondre qu'elle appartenait au public et que, si jamais elle chantait en dehors de son théâtre, ce serait pour les pauvres et non pour les riches.

Le négociant s'en tira à son honneur : il fit payer vingt francs l'entrée de ses salons aux invités et s'engagea à verser le total de la recette au bureau de bienfaisance. A cette condition, Florentine consentit à chanter chez ce riche particulier et ne voulut accepter aucune rémunération.

Le lendemain matin, elle disparaissait d'Epernay sans dire où elle allait.

Jean eut une peine infinie à surmonter le chagrin que lui causait cette séparation.

Le soir, il apparut sur la scène, le visage décomposé. Toutes ses grimaces, toutes ses contorsions portèrent à faux. Loin d'exciter le rire, il faisait pitié. On le crut indisposé et on eut la charité de ne pas le siffler.

Changel, qui ne plaisantait jamais avec le programme, fit appeler Carillon dans son cabinet.

—Mon petit, lui dit-il, est-ce que l'amour va te faire dérailler comme cet idiot de Marcat ?

Rien n'échappait au clairvoyant directeur. Aussi, Jean se contenta-t-il de répondre :

—Laissez-moi me remettre, monsieur Changel. Demain, ça ira mieux.

Changel, touché par sa franchise, lui épargna un premier avertissement.

—Arrange-toi de manière à être drôle, lui dit-il. Que diable ! On met son chagrin au vestiaire, avant d'entrer en scène, et on tâche de l'y oublier, à la sortie.

Le lendemain soir, Carillon fut étourdissant de gaieté ! Il avait reçu, dans l'après-midi, une lettre ainsi conçue :

" Mon cher Jean,

" En arrivant à Paris, je me suis rendue à mon ancien hôtel de la rue de l'Orillon. J'y ai trouvé deux lettres du directeur des Merveilles.

" Cet industriel m'offre cent francs par soirée pour débiter trois chansons. Il ne me fixe pas de date et se déclare prêt à me faire débiter quand bon me semblera. Vraiment, c'est un succès, et j'en profiterais volontiers si je n'étais obligée d'attendre ma majorité pour prendre une résolution définitive. Je vous en révélerai les motifs à notre première entrevue qui, j'espère, ne tardera pas. Par prudence, j'ai changé de quartier. J'habite sur la rive gauche, en face le jardin du Luxembourg, hôtel du " Petit Caporal ", rue Bonaparte, près de la rue de Fleurus. " Votre amie, " FLORENTINE. "

N'y avait-il pas de quoi rendre fou de joie l'infortuné Carillon ?

Aussi, le soir, retrouva-t-il pour le public, des jeux de physionomie exhalants, des intonations et des gestes dignes de nos meilleurs comiques.

Les rires bruyants de ses auditeurs, loin de lui porter sur les nerfs, comme autrefois, le gagnèrent à son tour. Il avait besoin d'étaler sa joie, et ne pouvant la confier à personne, il la témoignait à la foule, certain que pas un de ceux qui s'amusaient de ses grimaces ne pénétrait son secret. Il riait en entonnant le premier couplet, il s'esclaffait au refrain et trépidait d'aise pendant la ritournelle.

Dans la coulisse, ses camarades, qui assistaient à sa revanche de la veille, se tordaient, croyant qu'il était pris de folie, ou qu'il s'était grisé de champagne chez quelque Rémois protecteur des arts.

Rappelé trois fois après chaque chansonnette, il n'en montra aucun orgueil. Il ne s'attarda pas à recevoir des compliments plus ou moins sincères. Il avait hâte de s'isoler pour jouir en paix de sa béatitude, pour relire cette bonne lettre, la porter et la reporter à ses lèvres. Mais Changel l'attendait à la sortie.

Ce gros homme aimait à s'appuyer sur un jeune bras. Il prit celui de Carillon, et l'entraîna doucement :

—Allons faire un tour, dit-il.

Jean ne pouvait pourtant pas dire à son directeur qu'il n'avait nul besoin de compagnon, qu'un amoureux n'est guère disposé à faire la causette, qu'il aime à vagabonder, la nuit, au hasard de sa fantaisie, à plonger ses regards dans la mer des étoiles, à laisser planer son âme au-dessus de nos mesquines préoccupations d'intérêt.

Mais Changel le tenait, et quand Changel s'appuyait sur un de ses pensionnaires, c'est qu'il en était content.

Or, quand Changel était content d'un de ses pensionnaires, il ne le quittait qu'après avoir vidé avec lui force bocks de bière et englouti force choucroutes.

Ils marchèrent silencieusement pendant un grand quart d'heure. Changel soufflait comme un phoque. Il achevait à peine sa digestion, et déjà il sentait renaître son appétit féroce. Quoique robuste, Jean pliait à la longue, sous le poids du podagre, lequel ne paraissait pas s'en apercevoir ou s'en faisait un malin plaisir. Un banc s'offre à eux, devant la Maison des musiciens, le plus curieux des édifices civils de Reims.

Jean lâcha Changel et s'assit.

—Ouf ! fit-il.

Changel épousseta le banc avec son immense foulard de couleur et s'installa près de lui.

—Causons un brin, dit-il ; après quoi nous irons nous sustenter. Tu ne soupes jamais, Carillon ?

—Jamais !

—C'est pourtant bon de souper.

—Oui, si ça ne coûtait rien.

Changel, pris d'un accès de toux, ne répliqua pas.

Jean laissait errer son regard sur la façade de la Maison des musiciens que la lune éclairait comme en plein jour. Il passait d'une fenêtre à l'autre, pénétrant dans chacune des niches où des artistes de pierre, plus grands que nature, exécutent depuis bientôt sept cents ans le même concert ; violon, clarinette, harpe, corne-muse et tambour.

Dans son extase, ne s'imaginait-il pas que ces figures exaltaient, en une symphonie sublime, les vertus de Florentine. Il entendait le violon filer des notes suaves, la harpe murmurer d'exquises sonorités. Et le refrain du " Ressuscité de Reichshoffen " éclata soudain dans sa tête aux accompagnements du tambour.

—Que c'est beau ! s'écria-t-il, oubliant la présence du père Changel.

—Quoi ? demanda ce dernier.

Cette question le tira de son rêve.

—Pardon, fit-il, je suis un peu . . . comment dirais-je ? . . . un peu maboul, ce soir.

—Très bien, mon garçon. Ne cours pas après ta raison ; elle te reviendra toujours trop tôt. S'il te suffit d'être maboul, pour avoir du talent, reste-le. Tu as été splendide, ce soir. C'est pourquoi nous allons filer tous deux dans un bon petit café qui me connaît et où la bière est potable.

—Comme vous voudrez, mon cher directeur. Je vous dirai toutefois que je ne suis pas sur ma bouche.

—C'est un tort.

—Ça viendra peut-être avec l'âge. Pour l'instant, je sais me contenter de peu.

—Oui, tu vivrais volontiers d'amour et d'eau fraîche. Enfin, te voilà délivré, mon bon Carillon !

—Délivré de quoi ?

—De Florentine, parbleu ! Aussi bien n'est-elle pas faite pour nous. C'est un morceau de roi, mon petit Carillon, que dis-je ? de roi . . . d'empereur !

Jean glissa la main dans sa poche de côté et tressaillit d'aise en